

Ce fut pour son malheur. Un mois en effet ne s'était pas écoulé qu'à l'instigation d'un courtisan jaloux, elle donnait l'ordre de tuer son mari. Le cheval en fut vite averti. Du fer qui lui restait brisant tous les obstacles, il accourut au tombeau de son maître, lui broya le cadavre comme chair à pâté, en assembla les morceaux de son mieux et versa par-dessus l'eau de la fiole qu'il avait conservée dans son oreille.

Le miracle fut instantané; le paysan se releva mieux portant que jamais. Toutefois il avait subi une certaine transformation. Un grand nombre de poils du cheval étaient tombés sur lui, au moment où il recevait le remède, si bien que, quand il se ranima, il avait sur la tête des cheveux et au visage de la barbe et que tous les hommes en ont porté depuis.

Ce qui devait arriver, pour terminer, arriva. Le cheval, d'un coup de sabot, tua la princesse et son courtisan et le paysan demeura maître du royaume qu'il gouverna avec toutes les vertus d'un sage.

T. 531 (20) + T. 554 (4).

La Paroisse Bretonne, décembre 1904.

1905 (3^e série), p. 63-69 : « Le cheval habile ».

1922 (I), p. 225-231 : « Le poulain savant ».

NOTE DE L'ÉDITEUR

(1) « et monotone, où ne poussaient que des ajoncs et où rien n'était capable de fixer le regard. »



LE MARQUIS BARBARA ET SON CHAT

Un pauvre meunier qui n'avait rien amassé sur cette terre, bien qu'il eût broyé le grain par centaines de sacs sous sa meule, était parti pour le cimetière, sans y emporter autre chose que sa guenille. Il avait une fille (1) et un fils. La fille reçut, pour tout héritage, une roue de moulin, le fils un chat nommé Ratapoil. La fille trouva sa part bien maigre, le fils s'indigna. « Vraiment on lui baillait un beau cadeau : un chat ! un vilain chat ! Le bonhomme pouvait bien emporter sa bête avec lui ! »

Comme il laissait éclater sa colère en termes violents, voilà que le chat se mit à parler : « Doucement, maître, ne vous fatiguez pas ainsi la tête et la langue. Prenez-moi ; je vaudrais mieux que mes apparences. Je me charge de vous tirer d'affaire n'importe où vous serez et de vous procurer richesse et bonheur. »

Ils s'en furent courir aventures. Au bout d'un mois de voyage, ils arrivèrent sur les bords d'un étang dont les eaux tranquilles dormaient sous les rayons du soleil. À l'opposé, sur une colline, un merveilleux château dressait d'imposantes murailles qui s'élevaient jusqu'aux nuages. C'était là que demeurait le roi.

« Voilà le moment de tenter la fortune, déclara le chat. Je vais de ce pas bonjourer sa Majesté. Si cela vous plaît, maître, vous aurez son château et par-dessus le marché sa fille.

– Le château et la fille du roi ! s'écria le jeune homme. Que dois-je faire pour cela ?

– Rien de très difficile. Quand nous reviendrons ici, le souverain et moi, sitôt que vous nous apercevrez, jetez-vous à l'eau. Si

l'on vous interroge, vous répondrez que des voleurs vous ont ainsi traité, après vous avoir dépouillé. »

Ratapoil se rendit à la cour et se présenta hardiment devant le trône :

« Je vous salue, prince, dit-il ; que Dieu vous garde, ainsi que votre peuple ! C'est mon maître qui m'envoie ici solliciter pour lui la main de votre fille. »

Le monarque eut un sursaut : « Ton maître ! s'exclama-t-il, qui donc est-il ? »

Ratapoil prit un air indigné : « Comment ! vous ne connaissez pas le marquis Barbara ? J'ai peine à croire qu'il se rencontre sur la terre un seul homme qui n'ait entendu parler de lui et de ses grands biens. Il vous est facile d'ailleurs de vous renseigner, sans plus différer, car il est là sur la route, attendant votre réponse. »

Il ne fut pas nécessaire d'y inviter deux fois le prince. Il descendit vivement de son palais et, le chat courant devant lui, il arriva près de l'étang. Or il n'y avait personne à côté.

« Maître ! marquis Barbara ! cria Ratapoil, où donc êtes-vous ? »

Une voix faible répondit, qui semblait sortir du fond des eaux : « Je suis ici ! »

Le pauvre homme était en effet dans l'étang et il n'y avait plus que sa tête qui émergeait.

« Et qui vous a mis là ? interrogea le roi avec anxiété.

– Une bande de brigands qui, tentés par mes beaux atours, se sont jetés sur moi, m'ont dérobé ma bourse et mes habits et ont cherché ensuite à me noyer. »

Le monarque ne put réprimer un mouvement de colère : « Voilà qui est trop fort. Les larrons opèrent maintenant à la porte de ma demeure, et ils traitent de cette façon les nobles étrangers qui viennent me rendre visite. Par la barbe de mes aïeux ! ma justice aura le dernier mot. Quant à vous, marquis Barbara, vous êtes mon hôte désormais et je veux vous dédommager au centuple des avanies que vous avez éprouvées. »

Pendant plus de huit jours, le jeune homme reçut l'hospitalité du château. Richement vêtu, pourvu d'argent autant qu'il lui plai-

sait d'en prendre, il était traité à la manière d'un prince du sang. Ses espérances étaient en bonne voie de réalisation. Il n'y avait plus qu'à obtenir la main de la fille du roi. Le monarque d'ailleurs ne voyait aucune opposition au mariage, mais il y mettait cependant une condition.

Sans cesse son futur gendre l'entretenait de son immense fortune, lui citant ses belles propriétés, lui vantant son château, et il était pris d'une envie folle d'aller voir ces merveilles, avant toute décision.

Les difficultés commençaient précisément là pour le prétendant. Comment sortir du piège où sa fatuité l'avait entraîné ? Ratapoil le tira de peine.

Tandis que le carrosse royal s'avancait le long du chemin, au trot de son pompeux équipage, celui-ci courait d'une étape en avant, afin de préparer les gîtes.

Il arriva un jour devant un vieux manoir à côté duquel, dans une prairie très vaste dont on n'apercevait pas le bout, des travailleurs ramassaient le foin.

« À qui ce foin ? demanda-t-il.

– Au maître de céans, répliquèrent les bonnes gens.

– Gardez-vous, reprit-il, de répondre de la sorte au roi qui passera là dans un instant et qui vous posera la même question. Il vous en cuirait fort. »

Les paysans le regardèrent avec crainte :

« Que voulez-vous que nous lui disions ?

– Vous lui direz que cette prairie, ce foin et ce manoir appartiennent au marquis Barbara et que vous êtes à son service.

– S'il n'y a pas de condition plus difficile à remplir, repartirent les travailleurs en riant, vous serez satisfait. Que nous importe le maître de tout cela ? Ce n'est certainement pas à nous. »

Un instant après le cortège débouchait auprès d'eux.

« À qui ce foin, cette maison et ce pré ? interrogea le roi.

– Au marquis Barbara ! » s'écrièrent-ils d'une seule voix.

À quelque distance, des moissonneurs coupaient du seigle dans un champ. Ils avaient été stylés de façon semblable par Ratapoil. Le roi leur demanda comme aux autres : « À qui ce seigle ?

– Au marquis Barbara », déclarèrent-ils.

Un peu plus loin, c'étaient des ouvriers qui battaient le blé, et toujours à la même question la réponse était la même : « À qui le blé ? »

– Au marquis Barbara. »

Décidément ce marquis était riche à ne savoir que faire de sa fortune et le monarque se félicitait intérieurement à la pensée qu'il serait bientôt son gendre.

Cependant, au moment où le jour commençait à baisser, voilà qu'à l'issue d'une forêt un imposant et redoutable château surgit aux regards de Ratapoil. Ce château appartenait au charagine, personnage puissant et cruel, souverain seigneur de la région.

« J'ai trouvé mon affaire, songea le chat. Il y a là de quoi doter mon maître et meubler richement la corbeille de mariage de la fille du roi. »

Il alla heurter à l'huis. Le charagine lui-même vint ouvrir.

« Bonjour, charagine ! »

– Bonjour, chat !

– On prétend, reprit le rusé Ratapoil, que vous êtes un personnage qui n'a pas son égal pour la finesse et la force. C'est justement pour m'en rendre compte que je suis ici. Si je constate par moi-même la vérité de ce que colporte le bruit public, je me charge d'annoncer à la terre entière la supériorité du charagine.

– Que te faut-il ? demanda celui-ci.

– Est-il exact, reprit Ratapoil, que vous avez la faculté de prendre les formes qu'il vous plaît, et de vous changer en bête, par exemple en cheval, en bœuf, en chien, voire en rat ?

– Rien de plus facile ! s'écria le charagine dont le cœur s'était rempli d'orgueil à éclater.

– Montrez-moi donc comment vous seriez en souris. »

La dernière parole était à peine prononcée que la métamorphose était opérée. Il n'y avait plus de charagine, mais à sa place une gentille petite souris qui trottnait menu, menu, par la salle et qui grignotait les miettes de pain restées sous les meubles. Imprudence suprême !

La pauvre bestiole n'eut guère le loisir de se livrer à son jeu innocent. Déjà Ratapoil avait bondi sur elle. Ses griffes cruelles s'enfoncèrent dans sa chair et le glouton n'en eut que pour une bouchée. À lui maintenant le château.

Il s'agissait de procéder vivement, car on entendait le carrosse royal qui arrivait au galop (2).

« Vous le voyez, dit-il aux serviteurs, votre maître n'est plus. Il se croyait invincible et je l'ai vaincu. Vous lui obéissiez, parce qu'il était fort. Vous devez m'obéir, à moi aussi, parce que je suis encore plus fort. Je ne serai pas méchant maître, mais j'exige cependant de vous une chose importante. Dans un instant, le roi sera ici. Il va vous interroger. Il vous demandera : À qui appartient ce château ? Vous lui répondrez : Au marquis Barbara ! »

– C'est tout ce qu'il y a à faire ? s'écrièrent les serviteurs ; nous le lui dirons deux fois plutôt qu'une. »

Cinq minutes après, le monarque frappait à la porte. Il ignorait où il se trouvait. Il s'informa : « Quel est le maître céans ? »

– Le marquis Barbara, sire ! Le marquis Barbara ! » clamèrent les serviteurs à voix unanime.

Il ne put retenir son admiration. En vérité, il n'y avait personne, ni dans son royaume ni dans les royaumes voisins, capable de rivaliser avec ce Barbara. Personne n'avait un château si fastueux. À quoi bon continuer plus loin ?

« Je crois, marquis dit-il, que mieux vaut nous arrêter ici. Je vous accorde ma fille, sans plus délibérer. Cette maison conviendra à merveille pour célébrer les épousailles. »

Les choses ne traînèrent pas. À huit jours de là, le fils du meunier sans écu était le gendre du roi et l'héritier présomptif de la couronne.

Ratapoil avait généreusement tenu parole.

« Qu'adviendra-t-il de moi maintenant ? demanda-t-il à son maître.

– Tu auras tout ce que tu veux ! répliqua celui-ci, tu es mon égal ici.

– Je ne souhaite qu'une chose, c'est que vos laquais me traitent avec respect et ne me parlent jamais sans me dire Monsieur chat.

Si cela ne vous déplaît pas, j'ajouterai un autre vœu, c'est que, quand je mourrai, il me soit accordé un enterrement de première classe, tel qu'on en ferait à un personnage de qualité.

— Ratapoil, mon ami, déclara le gendre du roi, tes désirs sont pour moi des ordres. Tu seras obéi en tout. »

Il le fut en effet; il devint l'objet de toutes sortes d'égards à la cour. Il se laissa dorloter et choyer. Sa seule occupation était de dormir et de surveiller le travail des domestiques. De la part des petits et des grands c'était sans cesse : Monsieur chat d'ici, Monsieur chat de là !

Or, au cours de ses réflexions solitaires, pendant qu'il ronronnait dans l'âtre, une idée lui vint, l'idée de faire le mort, afin de savoir quels étaient en réalité les sentiments des gens à son égard.

Un matin, la femme de chambre le trouva étendu sur la pierre du foyer : « Venez vite, venez vite, cria-t-elle aux autres serviteurs, enfin la voilà trépassée, la vilaine bête ! quel débarras, Seigneur ! que le diable l'emporte ! »

L'oraison funèbre ne fut pas longue. Le cocher le saisit par la queue, le fit tourner et le lança par-dessus le mur, en disant : « *Requiescat in pace*, Monsieur chat ! »

La chute fut si terrible qu'il resta là à moitié assommé. Personne ne s'occupa plus de lui, pas même son maître. Mais voilà que la fraîcheur du soir le ranima. Il se mit à pousser des cris déchirants. Son maître accourut.

« Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Ratapoil ? demanda-t-il.

— Rien qu'une expérience fâcheuse de plus, répondit-il avec humeur ; j'ai appris à connaître avec quelle facilité mon maître oublie ses promesses et avec quelle promptitude ses valets exercent leur vengeance. »

On eut de la peine à calmer sa colère. Il finit cependant par se radoucir, mais une arrière-pensée lui était demeurée dans la tête et il s'était promis de tenter de nouveau l'épreuve, à la prochaine occasion. Cette fois, si les domestiques le traitaient avec la même désinvolture, ils le paieraient cher.

L'occasion se présenta bientôt. Un jour la femme de chambre le découvrit dans un coin, étendu sur le dos, les quatre pattes en l'air, n'ayant plus souffle de vie. Il n'y avait pas de doute : il devait être mort. Cette femme cependant n'était pas sans appréhension. « Il a si bien joué la comédie l'autre jour, pensait-elle. Il recommence peut-être. Mieux vaut être plus comédien que lui », et elle se mit à se lamenter, en lui prodiguant les témoignages de l'amitié la plus vive : « Oh ! mon gentil Ratapoil ! oh ! mon bon petit chat ! » et à crier à tue-tête. En un instant, le personnel du château fut là, le gendre du roi le premier. Tout le monde pleurait, mais celui-ci plus fort que les autres : « Le voilà donc bien mort, le pauvre ami, gémit-il. Je ne veux du moins pas que dans sa tombe il m'accuse de manquer à ma parole. Je lui ai promis, quand il ne serait plus, l'enterrement le plus solennel. Je saurai tenir mon engagement. »

Un superbe cercueil en bois d'ébène fut apporté et l'on y déposa le corps du chat. Déjà on était en train d'enfoncer les clous, lorsque soudain des miaulements terribles arrêtaient la main du menuisier.

« Je ne suis pas mort ! Je ne suis pas mort ! » clamait Ratapoil qui faisait des efforts désespérés pour briser les parois de sa prison.

Mais le visage des assistants avait changé d'expression : on y lisait la colère. Tous étaient d'avis que la comédie avait assez duré.

« Dans ce cas, tant pis pour toi, lui fut-il répondu. Tu nous as assez fait trembler et nous avons trop souffert de tes exigences en cette vie. Il est temps que tu t'en ailles là où tu ne gêneras plus personne. Adieu ! »

Nul ne songeait plus aux obsèques solennelles. On creusa un trou au jardin, dans la cour des débarras ; on y descendit le corps du pauvre Ratapoil et chacun s'éloigna, en songeant à ses affaires. Le maître n'avait même pas eu une parole de regret pour son bienfaiteur.

De tous les fardeaux qui pèsent sur les épaules de l'homme en ce bas monde, celui dont il se débarrasse le plus volontiers est la reconnaissance (3).

T. 545 (3).

La Paroisse Bretonne, novembre 1913.

« Conté par M. Govic, de Bieuzy ».

1914 (11^e série), p. 17 : « La reconnaissance n'est pas de ce monde ».

« Conté par M^{me} Govic, de Bieuzy ».

1955 (C.M.P.F.), p. 123-132 : « Le marquis Barbara et son chat ».

« Conté par Le Govic, de Bieuzy (Morbihan) »

NOTES DE L'ÉDITEUR

(1) Pas de fille dans 1914 (11^e série).

(2) Passage différent dans 1955 (C.M.P.F.), à partir de « On prétend... » :

« Comment, charagine, tu es là bien tranquille et tu ne te caches pas bien vite que le Roi arrive avec son armée et va te tuer si tu ne te caches pas bien vite ?

– Que faut-il faire ? Où me cacher ?

– Dans le gros tas de paille que voilà !

Le charagine ne fut pas plutôt enfoui au plus profond du tas que Ratapoil mit le feu à la paille et un grand feu de joie s'éleva pour saluer l'arrivée du Roi et de sa fille.

Et le chat aussitôt alla dire aux serviteurs :... »

(3) « La reconnaissance est fille du ciel ; elle ne l'est pas de la terre », 1914 (11^e série).



COMMENT ON TROUVE LA FORTUNE

Il aurait fallu chercher loin de la Bretagne avant de rencontrer un gars tel que Fransez Pautremad. Celui qui lui avait donné la vie ne lui avait pas ménagé les qualités. Il avait la taille du géant, la robustesse du chêne et le courage du lion.

Son père cependant n'était fier de lui qu'à moitié. C'est qu'en effet son entretien était une ruine. Il mangeait comme un gouffre. Un veau entier par jour avec trois bassinées de crêpes n'était pas de trop pour sa nourriture. À ce compte, le bonhomme courait dare-dare à la faillite. Il finit par s'inquiéter.

« Va, dit-il, à son fils, quand l'oiselet a des ailes il quitte son nid ; le monde est long et large et des milliers de chemins s'y croisent. Prends-en un ; je suis sûr qu'en le suivant jusqu'au bout tu rencontreras la fortune. Si tu es jamais embarrassé d'ailleurs, demande conseil aux vieux. Ils sont gens avisés. »

Fransez s'arma d'un bâton solide et noueux et s'en fut par le pays. Comme il passait par les villages, les fermiers le regardaient avec admiration : « Hé l'homme ! lui criaient-ils, tu es un rude compagnon. Veux-tu t'embaucher ? On laboure chez nous aujourd'hui.

– Volontiers, répondait-il, mais mon salaire vous paraîtra difficile à solder, car il me faut une fortune. »

Comme il traversait les grandes villes, les officiers du roi s'arrêtaient devant lui, en le toisant des pieds à la tête :

« Holà le beau conscrit ! s'exclamaient-ils. Entre donc dans l'armée de notre sire. Tu auras bon argent, bonne table et beaux habits.